

Studium

1. Zèle, application zélée, ardeur, soin.

*Aliquid curare **studio** maximo.* – (Plaute. Stich.)

S'occuper de quelque chose avec le plus grand zèle.

2. Penchant, gout, passion, volonté, désir ardent; passion politique.

*Suo quisque **studio** maxime ducitur.* – (Cic. Fin. 5)

Chacun se conduit avant tout d'après son goût personnel.

*De **studiis** partium disserere.* – (Sall. J.)

Exposer en détail les luttes entre les partis.

3. Dévouement, affection, attachement, intérêt, sympathie, bienveillance; complaisance, partialité.

*Si te mea summa erga te **studia** parum mihi adjunxerint.* – (CICÉRON, *Epistulae ad familiares [Lettres aux amis]*, 5)

Si mon très grand dévouement à ton égard ne t'a pas beaucoup lié à moi.

*Sine ira et **studio**.* – (Tac. An. 1)

Sans colère ni complaisance.

4. Étude, application de l'esprit, travail (littéraire ou scientifique), instruction, talent.

***Studiis** annos septem dedit insenuitque libris et curis.* – (Horace)

Il a consacré sept années aux études et a vieilli dans le souci des livres.

***Studia** humanitatis.*

Connaissances humaines.

5. Métier, profession.

***Studium** histrionale.*

6. Salle d'étude.

7. Enseignement supérieur.

***Studium** Urbis.*

Université de Rome, la Sapienza.

Brouillon général

Studium

Jacopo Rasmi et François Deck

CORRESPONDANCE_JR_1

Après notre conversation, je me suis renseigné un peu plus précisément au sujet de cette histoire mentionnée d'une des Università degli Studi que j'ai fréquentée en Italie, celle de Padova. Et l'histoire me paraît belle, elle mérite d'être racontée, même si rapidement. C'est l'histoire d'un groupe d'étudiants et d'enseignants qui quittent l'Université de Bologna en plein Moyen Âge au nom d'une plus grande liberté de choix et d'expression. Ils refondent un milieu universitaire à Padoue qui se gère d'une manière autonome pendant presque deux siècles pour ensuite tomber sous la tutelle du pouvoir public. Mais, avant que cela advienne, les étudiants étaient apparemment en totale autogestion : le recteur, par exemple, était élu parmi les étudiants et par les étudiants ou encore les enseignants étaient rémunérés par l'argent réuni par la corporation des élèves (qui donc choisissaient leurs professeurs et les rémunéraient). Tout cela me donne une impression assez désirable d'indépendance de l'étude qui était moins un couloir de l'éducation institutionnelle qu'un désir d'apprendre d'une petite communauté. Ces étudiants me semblent à des années lumières de distance de nos étudiants d'aujourd'hui, enfantés par l'injonction du BAC+3 et de l'université professionnalisante de masse. La situation médiévale précède l'intégration de l'université dans le champ de la structure institutionnelle et bureaucratique, qui se fera pleinement avec la fondation de l'État-Nation moderne, je crois. Maintenant même ce modèle semble être en crise et ce qui triomphe est plutôt le modèle de l'université privée

dans un marché libéralisé de l'éducation supérieure. Ce qui n'est pas souhaitable non plus. Mais il y a des alternatives « à la padovana », comme L'école de la Terre à Tarnac dont j'ai retrouvé la référence. Je t'en parlais aussi l'autre jour et tu avais deviné de quoi il s'agissait. Cela donne de l'espoir. On peut citer d'autres situations présentes et passées pour se donner davantage de possible et d'espoir.

CORRESPONDANCE_FD_1

Il me semble utile de nous remémorer des écoles dans lesquelles enseigner impliquait que la structure d'enseignement soit elle-même en situation d'expérimentation. Du point de vue des arts, l'année 1933 est marquée par la fermeture du Bauhaus à Berlin et quasiment simultanément par l'ouverture de ce qui deviendra le foyer de l'avant-garde artistique américaine : Le Black Mountain College en Caroline du nord. John Rice, son initiateur, qui enseignait à l'université Rollins de Floride est exclu pour ses méthodes anti-conventionnelles. Il considérait que l'enseignement est également un outil de préparation à la vie et que l'enseignement artistique devait être au cœur du programme pédagogique. Son but n'était pas de créer une école d'art et de faire de chaque étudiant un artiste mais de lui donner, grâce à la pratique artistique, les outils lui permettant d'appréhender le monde avec un regard différent. Rice va recruter Joseph Albers qui enseignait au Bauhaus avant qu'il ne ferme, établissement qui avait reçu l'apport d'artistes russe tels que Vassily Kandinsky ou

El Lissitzky issus des Ateliers des Vkhoutemas ouvert en 1920 par Lénine. Moscou, Berlin, Caroline du Nord, ces espaces de subjectivations, orientés par une perspective d'émancipation, transforment le rapport entre enseignant et enseigné. Plus de réciprocité dans la pédagogie va induire une transformation des formes d'art elles-mêmes. Apparaissent ainsi des œuvres collectives : le *happening* est ouvert sur l'improvisation et la participation. Si *Theater Piece No. 1* de John Cage en 1952 au Black Mountain College peut être considéré comme le premier happening, c'est l'œuvre d'Alan Kaprow, son élève, qui en radicalisera les formats. Kaprow propose des protocoles qui incluent un public acteur, distinguant ainsi radicalement le happening de la performance d'artiste dont la société néo-libérale reproduit le modèle individualiste.

CORRESPONDANCE_JR_2

Il y a un détail biographique dans le parcours de Giorgio Agamben qui fait parfaitement écho aux positions prises dans son texte et que, par ailleurs, je m'amuse souvent à citer. Il s'agit d'un détail partagé avec l'écrivain Gianni Celati, qui a constitué un autre foyer central de mes études personnelles pendant les années dernières. C'est-à-dire le fait qu'ils ont choisi de démissionner de leur poste d'enseignant titulaire dans une institution universitaire publique (à Venise pour Agamben et à Bologne pour Celati). Ce choix a été fait dans leur cas moins au nom d'un refus de l'activité intellectuelle qu'à cause du constat d'une impossibilité de l'exercer

pleinement dans le cadre institutionnel donné. En effet, après leur démission du poste, ils ont continué à étudier : à écrire, à faire des séminaires, à traduire... Parce qu'on oublie souvent - il me semble - qu'on peut étudier en dehors et au-delà d'un cadre institutionnel spécifiquement consacré, comme celui de l'université ou des autres organismes scolaires. On peut (doit ?) étudier même sans avoir une carte étudiant ou un salaire d'enseignant-chercheur. En ce sens, le mot « studioso » - qu'on n'arrivait pas à traduire de l'italien - me semble particulièrement approprié : il correspond à l'adjectif français « studieux », mais il peut aussi constituer un substantif signifiant une personne vouée à l'activité intellectuelle (un érudit, un chercheur...) dépourvue d'implication professionnelle. À ce propos, une des vertus les plus importantes du texte agambenien, à mon avis, serait celle de nous proposer une définition de l'activité étudiante comme condition permanente et inachevable qui ne se résume pas à l'obtention d'un résultat précis (la recherche), ni d'un diplôme (le parcours scolaire). L'équivalence entre « étude » et « désir » (qui dans la pensée agambenienne est un terme intransitif : on ne désire pas « quelque chose » en particulier, on désire désirer) constitue la clé de voute de cette définition. Comme parfois j'ai l'impression de voir très peu de désir, de désir d'étudier, autant dans le corps enseignant universitaire que parmi les élèves, je me demande si cette institution représente vraiment un lieu optimal pour l'étude (tout en reconnaissant les moyens remarquables que les espaces, les temps et les infrastructures universitaires offrent pour étudier). Et ce manque de désir me reconduit au choix de quitter le navire de Celati et Agamben que je mentionnais au début.

CORRESPONDANCE_FD_2

Cette absence de finalité du désir que tu soulignes me semble essentielle à repenser le contraste entre « recherche » et « étude », puisque le latin studium signifie « ardeur », ou « le degré extrême du désir ». En opérant cette différence nous agissons à l'intérieur du langage qui selon Agamben est un dispositif. J'aime à penser, en tant que praticiens impliqués, que nous avons à opérer des bifurcations dans les usages de la langue. Des futurs variés sont en germe depuis notre capacité à décrire le présent autrement. Que pourrions-nous nommer ensemble qui fasse dispositif en se frottant au dispositif dominant de la langue ? Il y aurait un texte d'Agamben, un texte de Walter Benjamin « l'étudiant », un texte situationniste « de la misère en milieu étudiant », peut-être encore un autre qui approcherait Agamben de Lacan depuis la linguistique, il y aurait une conversation qui nous met à l'étude, la mise en forme de cette conversation dans un brouillon ouvert à la conversation, il y aurait un cours inaugural à l'université, il y aurait la tenue d'une ou plusieurs sessions de L'école erratique. Tout ceci constituerait le réseau de ceux qui préfèrent prononcer le mot étude plutôt que celui de recherche... Ainsi une conversation peut devenir, depuis sa micro-échelle, une matrice de transformation de la politique des savoirs. D'expérience je me suis aperçu de l'importance qu'il y a à préférer certains vocables à d'autres, d'en inventer de nouveaux et de s'abstenir d'en employer certains autres. Il me semble que cette attention particulière au langage permet, dans certaines circonstances favorables, que la parole se nourrisse d'un principe d'écriture. Ici

résiderait un potentiel de puissance politique. En nous soustrayant aux vocables qui fonctionnent comme des mots d'ordre nous réorientons nos devenirs individuels et collectifs. Cette perspective n'est pas une recherche mais l'étude à laquelle nous accordons ici-même notre désir. « ÉTUDE, subst. fém. Travail de détail exécuté en marge et en vue d'une composition d'ensemble, mais pouvant parfois constituer une œuvre en soi. »

CORRESPONDANCE_JR_3

Je reprends cette guirlande de références (d'Agamben aux situationnistes) et je la prolonge grâce aux dons imprévus du hasard. Au cours d'une autre correspondance autour d'un autre projet partagé d'étude, Yves - notre ami commun - m'a envoyé un livre qui dialogue parfaitement avec les textes et les idées que nous sommes en train d'évoquer. Avant de rentrer dans le vif de cette découverte, je me permets de souligner une chose que cette situation me suggère : qu'on n'étudie qu'entre ami-e-s et pour les ami-e-s (Agamben a écrit sur cela, aussi). Que l'amitié est un lieu crucial du désir partagé ou, mieux, du désir en tant que partage. Qu'il n'y a rien de neutre ou « objectif » dans un engagement studieux, qu'il est plutôt intense et affectif - alors que dans les projets de recherche la transparence impersonnelle devient un critère capital). Cet écrivain que je citais plus haut, Gianni Celati, a recueilli ses travaux sur la littérature dans un livre dont le titre me tient particulièrement à cœur : « Studi d'affezione per amici ». Je traduis : « Études d'affection pour des amis »

(avec l'ambiguïté de ces « amis » qui peuvent être à la fois les sujets et les destinataires de l'étude). Je ne m'attarde même pas à expliquer que ce qu'on essaie de faire ici représente pour moi une tentative d'étude et qu'elle se base aussi et surtout sur un intérêt désirant amicalement partagé, sur des affections mutuelles. Revenons plutôt au livre conseillé par Yves : *Undercommons. Fugitive planning and black study* de Stefano Harney et Fred Moten. Lorsqu'ils parlent d'« étude noire » au cœur de leur texte, j'ai l'impression qu'ils décrivent plusieurs enjeux à l'origine de notre réflexion. La « noirceur » de cette étude ne se justifie pas uniquement au nom d'une *black culture* (certes centrale pour la réflexion), mais elle nous renvoie plus amplement à une condition clandestine, vivante et fugitive qui ne peut pas être réduite à l'institution, ni à l'opposition contre cette dernière. Elle participe à ce qu'ils appellent les « sous-communs », la part de vie ingouvernable et trans-individuelle qui gît au sein de tout dispositif. Cette « étude noire » prolifère dans une dynamique spontanée et collective à travers des espaces souterrains et interstitiels qu'on ne peut pas situer précisément ni l'intérieur ni à l'extérieur du système de l'éducation et de la recherche (donc, principalement, de l'université). Ce serait une activité de larrons, de braconniers, de vagabonds, de pirates. Entre autres – et cela me paraît particulièrement significatif pour nous –, Harney et Moten tentent d'élaborer une notion d'étude et d'étudiant libérée de l'instance de la « dette », d'une dette solvable. Il faut abolir le lien entre étudier et devoir et, par cette déconnexion même, éloigner l'étude de l'intérêt tout comme l'étude du crédit. Dette, intérêt, crédit : ce sont des termes à entendre à la fois dans leur connotation

purement matérielle et financière (aux USA, en particulier), mais aussi dans un horizon plutôt éthique et social. Lorsqu'on étudie on ne doit rien à personne, on n'a pas d'intérêts, on ne demande pas de crédit. Et ici il me paraît fondamental un autre passage d'Harney et Moten qui concerne la disjonction entre étudier et apprendre : on n'apprend pas en étudiant. L'étude sort ainsi du périmètre moralement douteux de l'apprentissage et de la pédagogie. L'étudiant étudie et n'apprend pas, il continue d'étudier, il n'arrête pas. Il n'y a pas un pour qui expliquerait son étude : pour une professionnalisation, pour un certificat, pour un examen, pour gagner de l'argent... Certes, il y a des dettes en tant que liens de réception et donc lorsqu'on étudie, mais ce seront en dehors de l'échange et de la solvabilité : des *bad debts*.

CORRESPONDANCE_FD_3

Tu évoques dans ta dernière correspondance les dons « imprévus du hasard ». La capacité à accueillir ces dons me semble en effet essentielle. Le hasard redistribue, réorganise, réordonne, l'accès au monde. Il décale, déplace, joue avec ce qui était au risque de penser en rond. Attentif au hasard, nos préoccupations en cours sont des attracteurs capables de se mettre en résonance avec le moindre micro-événement. Une modification, une inflexion, une bifurcation peuvent induire un futur différent, plus riche, plus inventif. Le hasard ne devrait donc pas être considéré comme l'éventuel, l'accidentel ou le fortuit, mais comme une source

généreuse dont nous avons à prendre soin (rappelons-nous son importance dans l'œuvre de John Cage). Ce sont alors des signaux faibles et des données sensibles qui ressourcent les prétentions hégémoniques de la raison. Ils impliquent, avec le désir, l'entrée en scène des affects dans le geste de connaissance. Si nous n'avions pas le sentiment qu'elle manquait serions-nous si attirés par la connaissance ? C'est bien parce qu'elle manque toujours qu'elle soutient le désir de ses amants. On peut se demander alors, par quel genre d'aberration l'enseignement - tel qu'il est - implique l'évaluation du succès, donc de l'échec. Le désir ne s'évalue pas. Lui seul est créatif. Il réclame une bienveillance mutuelle. On doit cependant observer que l'acquisition des connaissances est le lieu d'un affrontement entre des conceptions antagonistes. La première, dominante, depuis les brevets et le copyright, raréfie artificiellement la circulation des connaissances par la propriété intellectuelle en les transformant en biens privés. Dans cette conception les agents sont en compétition. La seconde conception reconnaît au contraire que la connaissance n'est pas un bien rare. Elle ne s'épuise pas en se partageant, elle se développe, au contraire, par la libre circulation. Une logique non-capitaliste, en accord avec les nécessités propres de la connaissance, exige que les désirs coopèrent. Ainsi le désir de connaissance fait société par la nécessité des échanges entre ceux qui apprennent et ceux qui enseignent (quand le "mooc" n'a pas réduit la transmission à la communication d'un savoir objectivé dans l'espace numérique). Seule la *mutualisation des compétences et des incompétences* des unes et des autres, en coprésence, fonde un monde. Tes

propos sur l'amitié qui se développe entre ceux qui sont à l'étude m'auront conduit du côté du recueil éponyme de Maurice Blanchot : « L'amitié, ce rapport sans dépendance, sans épisode et où entre cependant toute la simplicité de la vie, passe par la reconnaissance de l'étrangeté commune qui ne permet pas de parler de nos amis, mais seulement de leur parler, non d'en faire un thème de conversations (ou d'articles), mais le mouvement de l'entente où, nous parlant, ils réservent, même dans la plus grande familiarité, la distance infinie, cette séparation fondamentale à partir de laquelle ce qui sépare devient rapport ». Cette étrangeté commune, cette séparation qui devient rapport, c'est ce sur quoi je voudrais méditer maintenant.

CORRESPONDANCE_JR_4

Recommençons donc d'où tu termines, en compagnie de Maurice Blanchot. Ce sera aussi une occasion pour reprendre et nuancer ce que Giorgio Agamben affirme à propos de l'activité d'étudier : opposée à la recherche en équipe, celle-ci aurait une vocation éminemment solitaire. Ce passage me gênait un peu, dès la première relecture de son texte. Je suis prêt à affirmer, à la limite, qu'on étudie « seuls ensemble », que chaque parcours d'étude fraie sa voie si singulière et inimitable à l'image du désir personnel qui l'a guidée. Ça, oui. Et, pour autant, tout le monde sait qu'un travail d'étude évolue au gré des rencontres, des échanges, des contingences. Les désirs, par ailleurs, se transmettent, se contaminent et voyagent dans le sillon des charismes, des affects ou des accordages.

Je crois que la mise en commun des différences dans le rapport amical désigne cette puissance qui enclenche le déplacement continu et fertile qui caractériserait toute étude en tant que chemin non achevable. À ce propos, on pourrait corriger Agamben par Agamben en citant un de ses livres les plus récents (non encore traduit en français) *Autoritratto nello studio*. Son titre italien contient une précieuse ambiguïté difficilement traduisible en français, car cet « autoportrait » auquel le philosophe se consacre concerne à la fois « ses études » et « ses bureaux ». Les uns dévoilent les autres, dans un jeu d'aller-retour entre les images – des photos des bureaux où il a travaillé – et des textes – les mémoires biographiques centrées en particulier autour de son travail intellectuel. Or, sur les tables et les murs de ses bureaux Agamben retrouve une série intarissable de traces des amis et des amies qui ont accompagné sa vie et sa pensée d'une manière décisive : de l'espagnol Bergamin au dernier Heidegger. Sans compter le fait que nombreux des bureaux habités par Agamben auraient été eux-mêmes des pièces prêtées par des proches, selon son aveu. Une communauté de présences amicales (voire amoureuses) peuplent cet espace intime et solitaire, la pièce où on se verrouille pour étudier tranquillement : le bureau. On pourrait s'adonner, nous aussi, au même exercice pour mesurer ce partage du périmètre protégé du lieu de l'étude avec une communauté d'absences présentes. Chacun-e prendra en photo son bureau, ses bureaux, et y reconnaîtra avec patience les amitiés qui l'habitent : qui nous avait parlé de tel livre lors d'un repas festif ? Quelle influence sur nos intérêts a eu ce visage souriant dans la photo ? Qui nous a offert cette plume élégante avec laquelle nous

prenons des notes ? J'ai également envie de penser que, comme des amis pour Blanchot, de l'étude on ne peut pas parler. Directement, du moins. On peut, à la limite, discuter des sujets que l'on étudie. Mais pour parler de l'activité même de l'étude - quelque chose que nous souhaitons décrire en termes de désir - il faudrait plutôt raconter l'histoire d'une vie. Faire une biographie qui n'est jamais personnelle : comme une hétéro-biographie. Dans ses méandres, on apercevrait finalement cette trajectoire blanche et évanescence que l'avion de notre étude aura tracé dans le ciel azur du possible. Car l'apprentissage a son diplôme, la recherche ses articles évalués, l'enseignement son salaire, alors que à l'étude ne reste que la clandestinité. Un élément demeure encore à penser, en évoquant *Autoritratto nello studio*. Je te le passe, si tu as envie de t'en saisir. On en avait parlé lors de notre première rencontre. Le mot « studio » en tant qu'espace physique signifie dans la langue française l'atelier où travaille l'artiste (le plasticien, le danseur, le musicien...). Quel rapport relie étude et création ? L'artiste, étudie-t-il ? L'étudiant, crée-t-il ? Et par conséquent, en faisant écho à l'École Erratique, pourrait-on parler d'une étude-crédation (à la place du terme un peu vénéneux de recherche-crédation) ?

CORRESPONDANCE_FD_4

En peinture, on entend par étude un travail préparatoire, généralement un dessin. Une étude peut également être « à l'huile », elle précède une œuvre qui sera réalisée à plus grande échelle. Le peintre Gerhard Richter évoquant

Abstract Painting No. 439 (1978), décrit sa manière propre de pratiquer l'étude : « Je ne peins pas les études à l'huile avec l'intention de les utiliser pour les grands tableaux, mais j'utilise par la suite certaines d'entre elles comme des motifs pour ces grands tableaux ». La nuance me semble très importante. Ici, il ne s'agit pas d'une étape vers une fin déterminée. Pour Richter, l'étude a une valeur en soi au moment où il la réalise. L'étude vaut parce qu'elle est un moment de constitution de l'expérience du peintre. Vivre et peindre sont alors une même chose. C'est parce qu'elle fait expérience que cette étude pourra éventuellement être remémorée depuis un nouveau présent. Entre étude finalisée et étude ayant sa propre valeur en soi, il y a une différence radicale. Une différence qui met en contraste deux politiques du temps. La première est un processus motivé par un but extérieur à l'étude elle-même. L'artiste travaille. Dans la seconde, c'est le sujet de l'expérience qui est lui-même à l'œuvre. Le sujet-artiste est *en travail*. C'est parce que le sujet est en travail que le présent est en devenir dans un futur imprédictible. Plutôt que les fins, ce sont les intentions qui sont en devenir. La question des commencements est plus importante que celle des fins parce qu'elle incarne une vie qui ne cesse de commencer. Si je prends ici l'exemple de la peinture, en partant de ces quelques mots de Gehrard Richter c'est pour souligner, une conception du mot étude dans laquelle l'expérience prime sur la production (cela n'empêche pas Richter d'être un peintre prolifique). Ce sont aussi des photographies qui participent de l'étude du peintre et constituera un *Atlas* qui sera exposé, en tant qu'œuvre, à la Documenta 10 de Kassel

en 1997. Cette notion de l'étude je la rapproche de celle de « brouillon » qui m'occupe depuis une dizaine d'année. Le point de départ de cette attention aura été dix ans auparavant encore la publication du « Brouillon général » de Novalis aux éditions Allia. Dans cet ouvrage la curiosité sans borne du poète-ingénieur est à l'œuvre : « L'écriture n'est qu'accessoire. Vous me jugez à juste titre sur l'essentiel : la vie pratique [...]. Je traite mon activité d'écrivain comme un moyen de formation ». Comme une étude.

CORRESPONDANCE_JR_5

« Formation », précisément : un processus où la forme se recherche, s'invente et se dévoile sans cesse. Dans cette forme ce qui est en jeu est finalement une vie. On pourrait envisager de remplacer la notion plus utilitaire d'« apprentissage » avec celle-ci. Et s'il y a de la création dans l'étude, ce serait surtout au niveau de la modulation ouverte d'une manière de penser et d'agir : une formation, une vie informée par ses études (et vice versa, peut-être). En ce sens, il me semble que la « formation » dont nous parlons fait un tandem avec ce que Simondon appelait une « individuation ». C'est peut-être ici que se trace une frontière entre l'étude-crédation et la recherche-crédation. Dans ce dernier couplage, le pôle de la recherche (à entendre selon l'acception d'Agamben) soumet formellement l'instance de la création à un projet productif institutionnel et à un apprentissage finalisé et explicable. La forme devient production et transmission. Alors que, lorsqu'on l'associe

plutôt à l'étude, la question de la création va concerner plutôt l'individuation *on going* de la forme d'une vie qui est à la fois pensée, volonté et geste. Et ce processus n'a pas de plan ni de compte rendu. On aura parfois tendance à voir quelque chose de mystique dans ce rapprochement radical entre vivre et créer, mais je crois que cette sensation n'est finalement que le produit d'un horizon conceptuel majoritaire qui scinde nos activités d'une espèce de substrat nu et absolu qu'on appelle vie. Mais ce partage n'a pas lieu d'exister. Et si on dit que vivre et peindre sont la même chose, c'est que la vie d'un peintre se déroule par et durant son activité artistique en devenir : ce n'est pas quelque chose de détaché de cet usage qui l'individue. Une vie coïncide avec les manières dont on l'utilise - elle se réalise et s'égaré en même temps dans ses usages (ses travaux, ses réflexions, ses goûts...). Par ailleurs, je connais beaucoup moins bien l'histoire de l'art que la littérature et tes dernières notes me renvoient plutôt à la question de l'écriture. Plus précisément, à ce niveau de l'écriture - interminable et renouvelée sans arrêt - qui met autant en difficulté les philologues quand ils se plongent dans le « brouillon général » d'une vie littéraire où les cloisons entre les œuvres d'un auteur deviennent si confus et faibles. Mon Gerhard Richter à moi serait le dernier Pier Paolo Pasolini. Je ne pense pas tellement à ses contingences plus médiatiques, mais plutôt à la rédaction inachevable de son texte posthume *Pétrole* qui est un exemple parfait d'un livre dont le projet n'est pas fini. *Pétrole* devait, selon Pasolini, s'entasser jour après jour dans une masse de *appunti* (notes) constituant juste une première plateforme de la rédaction. À ce premier matériel, devait

s'ajouter aléatoirement tout ce qui croiserait son histoire et la vie de son auteur, dans une propagation monstrueuse du rayon d'action de l'écriture : des lettres, des articles de journaux, des émissions télé, des gestes... Le projet paradoxal que Pasolini revendiquait concernait une œuvre tellement vivante et en formation qui ne pouvait pas se définir ni s'arrêter qu'avec la disparition de celui qui l'enclenchait. Son éventuelle existence en tant que véritable œuvre allait ainsi être confiée à une condition posthume dépendant du possible travail d'un ou plusieurs « éditeurs ». *Pétrole* représente, à mes yeux, l'étude-préparatoire-pérennisée dans l'exercice de la littérature. L'étude de Novalis, « brouillon général », me rappelle immédiatement l'aventure de *Pétrole*. Celle-ci incarne parfaitement le principe agambenien que rien ne se termine : on ne peut qu'abandonner. On abandonne aux autres. Le commencement et l'abandon seraient donc les termes essentiels de l'activité que nous appelons l'étude et de beaucoup d'autres phénomènes.

CORRESPONDANCE_FD_5

Notre correspondance a pris le format de cinq échanges dans lesquels le terme « étude » s'est progressivement imposé. Nous avons pu observer que ce vocable pouvait aussi bien signifier le limité, une étude locale, telle une étude à l'huile, que l'illimité de l'étude qui s'inscrit dans la durée d'une vie. Il me semble que *Pétrole* est le lieu d'une mise en tension entre limite et illimité, entre la limite du format « livre » et l'absence de limite du roman de Pasolini.

Un « roman qui n'a pas de début » [p.19] et qui n'a pas de fin. Son inachèvement est, à mon sens, au risque d'être un peu rapidement rapporté à la fin tragique de l'auteur au détriment de ce qui me paraît être un choix esthétique et politique des plus conséquent : une éthique de la relation entre écriture et vie. C'est cette affirmation que je crois apercevoir dans le dessein de *Pétrole*. Le livre existe bien avant les premières rédactions, des notes en témoignent. Ainsi en 1964 est évoquée la perspective d'un livre : « écrit par strates... de manière qu'il... se présente presque comme un journal... ; à la fin... comme une stratification chronologique, un processus formel vivant... : un mixte de pages peaufinées et de pages à l'état d'ébauche, ou seulement intentionnelles [...] Le livre aura en même temps une forme magmatique et la forme progressive de la réalité » [p. 610]. La vie se déploie entre un point d'origine et une fin, mais, pour le sujet, rien ne se commence, ni ne se termine. Les notions de début et de fin, tel que le mot *projet* l'incarne, inscrit dans la langue, un cadrage de la vie sociale instruit par des rapports de production spécifiques. Cette assertion demanderait sans doute quelques développements, mais il suffit peut-être pour le moment d'observer que le corps, les affects, la pensée, l'étude appellent une continuité expérientielle mise à mal par des dispositifs qui séquent le temps de travail et celui de la vie. La correspondance que nous échangeons me donne au contraire la sensation d'un temps non contraint par un objectif. Ce qui aura été déterminant c'est l'attention que nous avons eu envie de porter au contraste entre *étude* et *recherche*. Et c'est dans le plaisir de l'échange que l'écriture a révélé petit à petit des intentions. Mais revenons ici, si tu

veux bien, sur ton dernier courrier dans lequel tu rappelles l'étude sans fin du « Brouillon général » de Novalis, puis tu évoques « l'aventure de Pétrone », ce qui te conduit du côté de Agamben en écrivant : « Rien ne se termine : on ne peut qu'abandonner. On abandonne aux autres ». Cet abandon aux autres c'est ce que je lisais ces jours dans l'avant-dernière proposition du Tractatus : « Mes propositions sont des éclaircissements en ceci que celui qui me comprend les reconnaît à la fin comme dépourvues de sens, lorsque par leur moyen – en passant par elles – il les a surmontées. (Il doit pour ainsi dire jeter l'échelle après y être monté). Il lui faut dépasser ces propositions pour voir correctement le monde ». Wittgenstein nous invite, après que nous ayons été animé par son texte, au mouvement, au verbe. Voir, lire, écrire, danser peut-être. Reste à savoir comment, en tirant l'échelle, ces verbes vont-ils se laisser conduire. L'œuvre ultime de Pier Paolo est un roman habité par une pluralité d'écritures, entre information et fiction, entre politique et littérature, entre poétique et citations savantes... Cette pluralité vertigineuse s'amplifie d'un « abandon aux autres » des éditions possibles. Pasolini évoque alors son dessein : « que le livre, donc l'écriture, prenne progressivement la forme de la réalité ». L'étude ne serait plus ainsi ce qui rend compte de la réalité mais ce qui la crée.

Studenti

Giorgio Agamben

texte inédit paru le 17 mai 2017
dans *Una voce*, rubrique du philosophe
sur le site de l'éditeur italien « *Quodlibet* »
traduit par J.R. et F.D.

Cent ans se sont écoulés depuis que Benjamin, dans un essai mémorable, dénonçait la misère spirituelle de la vie des étudiants berlinois et exactement un demi siècle depuis qu'un livret anonyme, diffusé à l'Université de Strasbourg, énonçait son thème dans le titre *De la misère en milieu étudiant. Considérée sous ses aspects économiques, politiques, psychologiques, sexuels et en particulier intellectuels*. Dès lors, non seulement l'analyse n'a pas perdu de son actualité, mais on peut dire sans crainte d'exagérer que la misère, - en même temps économique et spirituelle - de la condition étudiante s'est accrue d'une façon incontrôlable. Et cette dégradation est, pour un observateur attentif, d'autant plus évidente qu'on cherche à la cacher à travers l'élaboration d'un vocabulaire *ad hoc*, situé entre le jargon de l'entreprise et la nomenclature du labo scientifique. Un signal de cette imposture lexicale est le remplacement dans tout domaine du mot « étude », apparemment moins prestigieux, par celui de « recherche ». Et le remplacement est tellement intégral qu'on peut se demander si le mot, presque disparu des documents académiques, n'est désormais qu'une épave historique qui finira même par être effacé de la formule : « Università degli studi ». Nous essayerons plutôt de montrer que l'étude est, sous chacun de ses aspects, un paradigme de la connaissance moins contradictoire que celui de la didactique et de la recherche. Les inconvénients du terme « recherche » dérivent du téméraire déplacement d'un concept de la sphère des sciences de la nature sur celle des sciences humaines. Le même terme renvoie, en effet, dans les deux domaines, à des perspectives, des structures et des méthodologies tout à fait différentes. La recherche dans les

sciences naturelles implique d'abord l'usage d'appareils si compliqués et coûteux qu'il n'est même pas concevable qu'un seul chercheur puisse la réaliser par soi-même ; elle implique également des directions, des directives et des programmes d'enquête qui résultent de la conjoncture de nécessités objectives – par exemple, la diffusion des tumeurs, le développement en cours d'une nouvelle technologie ou les nécessités de défense – et d'intérêts correspondants dans les industries chimiques, informatiques ou militaires. Rien de comparable à ce qui se passe dans les sciences humaines. Ici le chercheur – qui pourrait plus exactement se définir comme « studioso » [entre érudit et étudiant] – a seulement besoin de bibliothèques et d'archives, auxquelles l'accès est en général facile et gratuit (quand des frais d'inscription sont demandés, ils sont dérisoires). En ce sens les protestations récurrentes sur l'insuffisance des fonds de recherche (effectivement maigres) sont destituées de tout fondement. Les fonds en question ne sont pas en effet utilisés pour de la recherche au sens propre, mais pour participer à des colloques et des congrès qui, par leur nature, n'ont rien à voir avec leurs équivalents en sciences naturelles : alors que dans ces derniers il s'agit de se communiquer les nouveautés les plus urgentes non seulement dans la théorie, mais aussi et surtout dans les vérifications expérimentales, rien de similaire peut advenir dans le domaine des sciences humaines, où l'interprétation d'un passage de Plotin ou de Leopardi n'est liée à aucune urgence particulière. De ces différences structurelles dérive aussi l'idée que, si dans les sciences de la nature les recherches les plus avancées sont généralement menées

par des groupes de scientifiques qui travaillent ensemble, dans les sciences humaines les résultats les plus innovants sont obtenus d'habitude par des « studiosi » solitaires, qui passent leur temps dans les bibliothèques et n'aiment pas participer à des colloques. Si cette hétérogénéité substantielle des deux domaines conseillerait de garder le terme recherche pour les sciences naturelles, d'autres arguments suggèrent de rendre les sciences humaines à cette étude qui les a caractérisées pendant des siècles. Différent du terme « recherche », qui renvoie à un tourner en rond sans encore avoir trouvé son propre objet (*circare*), l'étude, qui signifie étymologiquement le degré extrême d'un désir (*studium*), a toujours déjà trouvé son objet. Dans les sciences humaines, la recherche est seulement une phase temporaire de l'étude, qui s'arrête une fois identifié l'objet. L'étude est, en revanche, une condition permanente. On peut même définir comme « étude » le moment où un désir de connaissance atteint sa plus grande intensité et devient une forme de vie : la vie de l'étudiant - mieux, du « studioso ». Pour cette raison - au contraire de ce qui est implicite dans la terminologie académique, où l'étudiant est situé à un degré plus bas que le chercheur - l'étude est un paradigme de connaissance hiérarchiquement supérieur à la recherche. Celle-ci ne peut atteindre son but si elle n'est pas animée par un désir et, après l'avoir atteint, elle ne peut que cohabiter studieusement avec lui, en se transformant en étude. On peut riposter à ces considérations que, alors que la recherche vise toujours une utilité concrète, on ne peut pas dire la même chose de l'étude, qui, en tant que condition permanente et presque une forme de vie, peut difficilement

revendiquer une utilité immédiate. Il faut ici renverser le lieu commun selon lequel toutes les activités humaines sont définies par leur utilité. À partir d'un tel principe, les choses les plus évidemment superflues sont aujourd'hui inscrites dans un paradigme utilitaire, réinterprétant comme besoins des activités humaines qui sont faites pour le simple loisir. Il devrait être clair, en effet, que dans une société dominée par l'utilité, ce sont exactement les choses inutiles qui deviennent un bien à sauvegarder. À une telle catégorie appartient l'étude. Sous plusieurs aspects, la condition étudiante est même la seule occasion de faire aujourd'hui l'expérience de plus en plus rare d'une vie soustraite aux buts utilitaires. Pour cela, la transformation des facultés de sciences humaines en écoles professionnelles est, pour les étudiants, en même temps une arnaque et une aberration : une arnaque, car il n'existe pas et ne peut pas exister une profession qui corresponde à l'étude (et la didactique de plus en plus raréfiée et discréditée ne peut pas l'être) ; une aberration car elle dépouille les étudiants de ce qui constituait le sens le plus propre de leur condition, la vie et la pensée unis dans l'étude, avant qu'elles ne se séparent irrévocablement par la capture du marché du travail.

Postface

Jacopo Rasmi

Le point de départ est un texte en italien dont je t'ai dits quelques mots vagues dans ce jardin printanier sur les pentes du Vercors où on s'était réunis pour une session de L'école erratique : des mots puisés dans la mémoire un peu floue de quelqu'un qui a lu sur internet, trop tard dans la nuit, une espèce de post philosophique rédigé par un auteur aimé. La rencontre commence plutôt avec celle de deux langues qui collaborent pour trouver une traduction : et là commence aussi la correspondance. Mais ce texte préliminaire devient rapidement ce qu'on peut littéralement définir comme un prétexte. Prétexte de quoi ? Prétexte d'un problème, qui m'appartient radicalement et qui - je le découvre avec plaisir - t'appartient aussi. On partage un problème, un questionnement et on s'écrit donc pour comprendre mieux ce problème : reporté, renouvelé, étalé, diffracté, sans que la possibilité de l'achever par une solution ne nous effleure, même pas de loin. On s'arrête à la cinquième tournée, mais on aurait pu faire tourner encore la valse des pensées et de l'écriture. Le problème pourrait être ainsi énoncé : l'étude, qu'est-ce que c'est ? Si la question me concerne, c'est qu'il s'agit de l'activité principale à laquelle je me suis consacré depuis mon enfance : un devoir, un plaisir, un métier... Et pourtant j'ai l'impression de ne pas être en mesure de bien résumer en quoi consisterait le geste d'étudier. C'est troublant et fascinant, en même temps. Cette incapacité ne me gênerait point (bien au contraire...), si ma participation à une institution académique n'avait pas transformé un tel geste dans une activité rémunérée, à valoriser, à transmettre, à justifier. Soudainement, la compétence que je suis censé posséder se retourne en incompétence, quelque chose

de glissant et un peu opaque. Étudiais-je lorsque j'étais en train de pondre un article pour une revue universitaire ? Étudient-ils et elles, mes étudiant-e-s, lorsqu'ils apprennent par cœur leurs notes pour passer le partiel et garder leur bourse ? Pourquoi remplace-t-on le terme « étude » par « recherche » quand on grandit et on commence à jouer un jeu sérieux, productif ? Suis-je si ridicule si je me présente comme un étudiant plutôt que comme un chercheur ? Ce genre de questions me trottaient dans la tête et résonnaient quelque part dans les cavités du texte que nous avons lu ensemble. Probablement ce n'étaient pas les mêmes questions par lesquelles tu abordais le problème commun. On se malentendait à la perfection. J'aime penser que nous avons écrit - nous nous sommes écrits - en étudiant. Ou, inversement, que nous avons étudié en écrivant. Et que, au fil de notre correspondance, l'étude n'a pas été dévoilée. Je me dis qu'elle - tout en étant pratiquée - est restée intacte dans son problème qu'on ne peut pas cesser de désirer. Je mettrais juste ceci en exergue de notre petite aventure : nous avons étudié ensemble. Une affirmation qui me semble magnifique et qui scelle, pour moi, quelque chose comme une amitié.

Le point de départ est un court texte en italien. La rencontre commence avec celle de deux langues qui collaborent pour trouver une traduction : et là commence aussi la correspondance. J'aime penser que nous avons écrit - nous nous sommes écrits - en étudiant. Ou, inversement, que nous avons étudié en écrivant. Et que, au fil de notre correspondance, l'étude n'a pas été dévoilée. Je me dis qu'elle - tout en étant pratiquée - est restée intacte dans son problème qu'on ne peut pas cesser de désirer.